

Frédéric PERROT



► POUR UNE
HEURE OUBLIÉE

MIALET



BARRAULT

Imaginez que vous soyez responsable d'un crime dont vous n'avez aucun souvenir. C'est précisément la situation dans laquelle Émile s'est retrouvé. Quand il s'est réveillé, une femme était morte à ses pieds, assassinée. Une heure oubliée où le pire est arrivé.

En sortant de prison des années plus tard, Émile pensait pouvoir tout effacer de cet interminable cauchemar. Il est redevenu un homme ordinaire, amoureux d'une femme ignorant tout de son passé. Mais c'était sans compter sur cette journaliste qui allait de nouveau bouleverser son existence en révélant son secret à la face du monde.

Avec une maîtrise étonnante, Frédéric Perrot nous entraîne dans un récit haletant entre passé, présent et futur, en quête d'une vérité aux mille facettes.



Scénariste et réalisateur dans un duo
qui sévit sous le nom de Najar & Perrot,
Frédéric Perrot travaille sur de multiples formats :
longs métrages, pièces de théâtre, chansons.
C'est assez naturellement que cet amour des mots,
nourri par sa passion du cinéma, l'a mené
vers l'écriture de son premier roman,
Pour une heure oubliée.

Pour une heure oubliée

Frédéric Perrot

Pour une heure oubliée

roman

Mialet-Barrault Éditeurs

© Mialet-Barrault Éditeurs, 2021.
ISBN : 978-2-0802-1976-3

« Telle est la vie des hommes.
Quelques joies, très vite effacées par
d'inoubliables chagrins.
Il n'est pas nécessaire de le dire aux
enfants. »

Marcel Pagnol

Il savait que ça allait arriver. C'était inéluctable. Le seul intérêt d'un secret réside dans la possibilité qu'il soit révélé un jour. Quand il pensait à ce moment où la vérité éclaterait, Émile se le figurait comme ces concours de dominos qu'il avait déjà vus à la télévision. Une pièce qui tombe en emportant une autre pièce dans sa chute, inévitablement. Des jaunes, des bleues, des vertes, des rouges. Un drame qui en entraîne un autre, un Domino Day grandeur nature. Il a imaginé ce moment des centaines de fois, des milliers de fois même, mais il avait toujours sous-estimé l'ampleur réelle du séisme qui allait le secouer.

Émile regardait Jeanne en train de lire à l'autre bout de la pièce, et il revoyait se jouer devant lui les derniers mois compliqués qu'ils venaient de traverser. Ces disputes régulières à propos de la routine insidieuse qui s'était installée entre eux et qui l'angoissait tant. Sa volonté farouche de combattre les habitudes, de se croire plus fort qu'elles, jusqu'à parfois frôler le ridicule. Avec un rictus amusé, il se souvint de ce jour où il avait imposé à sa femme d'échanger leurs places dans le lit, le débat sans fond que ça avait engendré. Il se souvint lui avoir crié avec une certaine véhémence qu'il ne voulait pas devenir comme ses grands-parents qu'il avait toujours vus dormir du même côté du lit, s'asseoir chaque jour à la même place autour de la table pour manger le même repas que la veille. Il avait parlé de cette fois où, enfant, il s'était assis sur la chaise de son grand-père lors du dîner et avait refusé de lui céder sa place. Par pure provocation. Il avait osé lui demander, de sa voix enrouée de petit garçon, ce que cela changerait s'il

s'asseyait sur la chaise d'à côté. Il revoyait la colère que cela avait provoquée chez son grand-père, les vaisseaux que son insolence avait fait exploser dans ses yeux. C'était sa place parce que c'était sa place depuis quarante ans, un point c'est tout. Le temps avait si bien fait son œuvre qu'il trouvait désormais absurde qu'on puisse lui demander de s'asseoir ailleurs. Parce qu'il l'avait laissée s'infiltrer dans son quotidien, la routine avait effacé jusqu'à sa dernière parcelle de bon sens.

Alors oui, du haut de ses cinquante et un ans, Émile voulait changer régulièrement de place dans le lit pour voir la chambre d'un autre angle, mettre un caillou dans l'engrenage, ne pas se laisser étouffer par l'horrible ronron. Il nourrissait l'espoir secret que ces changements infimes dans leur quotidien allaient relancer le désir fuyant de sa compagne.

Émile se souvint de la discussion houleuse et enivrée qu'il avait eue à ce sujet avec ses deux amis, Paul et Manon. Paul disait qu'il fallait passer ce cap dans un couple, le désir se transformait en tendresse après quelques années, c'était inévitable. Il avait découpé le mot pour appuyer son propos, *i-né-vi-table*. Avec sa femme, Claire, ils s'en étaient sortis la tête haute, plus forts et plus unis qu'avant, disait-il. Émile était excédé par ces propos, il lui avait affirmé que son manque d'ambition en amour allait lui jouer des tours un jour ou l'autre, que ça avait même peut-être déjà commencé. D'ailleurs, Claire était sûrement en train de se faire sauter par un autre à l'heure qu'il

était, pour pallier son manque de ferveur, pour le punir d'avoir baissé les bras trop vite, la cinquantaine passée. Ça avait fait rire Paul. Du rire sûr de ceux qui ne le sont pas. Leur discussion avait laissé Manon perplexe, elle n'avait rien dit pendant un long moment et puis elle avait fini par révéler avec une certaine profondeur qu'elle rêvait d'avoir un jour ce genre de problématiques à régler, parce que cela signifierait qu'elle aurait enfin trouvé l'amour.

Émile sortit de ses pensées. Comme on regarde un feu de cheminée, captivé par le mouvement imprévisible des flammes, il observait toujours Jeanne en train de lire à l'autre bout de la pièce. Au passage à la quarantaine, deux nouvelles rides avaient creusé leur sillon sous les yeux de sa femme. Émile ne lui avait pas dit, de peur de la vexer, mais il les adorait en silence.

Une phrase de son père lui revint alors, une phrase qui l'avait jadis laissé perplexe, mais qui prenait aujourd'hui tout son sens. Quand Émile lui avait un jour demandé combien de femmes il avait eues dans sa vie, il avait répondu des milliers. Et sous le regard ébahi d'Émile, alors adolescent, il avait ajouté :

— J'en ai eu des milliers parce que je suis resté avec ta mère pendant des décennies.

Émile avait jugé qu'il s'agissait là d'une façon très habile de botter encore une fois en touche, comme son père en était coutumier. Mais désormais, cette vérité s'imposait de façon éclatante aux yeux d'Émile. Cela faisait un peu plus de six ans qu'il était en couple

avec Jeanne, et déjà elle avait été des dizaines de femmes, peut-être même des centaines. Son caractère, ses envies, son corps, son visage, ses cheveux, son sourire, ses peurs, ses peines, tout en elle évoluait heure après heure, jour après jour, comme une mer agitée.

Émile en eut soudain la conviction, si l'existence avait parfois tenté de les déstabiliser, si leur insouciance s'était un peu étiolée malgré eux, il avait profondément aimé chacune des femmes que Jeanne avait été jusqu'alors, des impétueuses aux maladroites, des rêveuses aux angoissées, des malheureuses aux indiscrètes. Et il pouvait affirmer sans ciller qu'il aimerait les suivantes avec autant de vigueur. Il lui tardait même déjà de les rencontrer.

Comme si elle venait de lire dans ses pensées, Jeanne quitta son livre des yeux pour lui lancer un sourire. Mais Émile ne le lui rendit pas, trop absorbé par les questions qui affluaient dans son crâne : quand viendrait la tornade ? Et qu'advierait-il alors du relatif équilibre qu'ils avaient fini par trouver au fil des années ? Quand son mensonge serait démasqué, que resterait-il de leur passé, de leur présent, de leur futur ?

Quelle qu'en soit l'issue, Émile aurait au moins une raison de se réjouir : ce jour-là verrait l'avènement de son triomphe contre la routine, car elle se briserait enfin en mille morceaux.

PASSÉ

— Salaud, t'es qu'un salaud, tu m'entends ?

Émile ne disait rien, il attendait que ça passe. Mathilde adorait inverser les rôles, quand elle avait déconné avec un autre, c'est lui qu'elle insultait, ça devait la rassurer. Elle était en train de jeter ses affaires une à une dans un grand sac avec une rage non feinte. Dessous en dentelle, nuisette en satin, porte-jarretelles, Émile vit défiler leurs six mois de relation en quelques secondes. Ce n'était pas anodin de tirer un trait sur autant de lingerie d'un seul coup. Mais il se fit une raison, une rupture engendre forcément quelques désagréments.

À vrai dire, elle pouvait bien partir, elle pouvait bien lui balancer toutes les horreurs qu'elle voulait, ça ne l'atteignait pas. Il n'aimait pas Mathilde. Mathilde c'était justement parce qu'il avait décidé d'arrêter les sentiments quelque temps, pour faire des stocks de larmes pour les grandes occasions. Émile, à trente-deux ans à peine, était un cœur d'artichaut déjà déplumé de toutes ses feuilles. Il s'était retrouvé

le cœur à nu, prêt à être dégusté par la première venue. Il en était persuadé, une pincée de sel et un peu de vinaigrette suffiraient désormais à causer sa perte. Il avait donc décidé de trouver quelques astuces, le temps de se refaire un blindage.

En tirant sur sa cigarette, il regardait Mathilde le quitter avec une passivité désinvolte, comme on regarde un mauvais film à la télévision le dimanche soir.

La seule chose qui lui donnait de l'émoi, c'était ses deux seins ondulant sous l'effet de la colère. N'y tenant plus, il s'est approché d'elle. Négocier un dernier round, c'est un dosage délicat, une recette dangereuse. Il faut savoir peser chaque mot, chaque geste, tout compte. Alors il l'a prise dans ses bras, il l'a serrée contre lui, pas trop non plus, et il lui a murmuré les mensonges qu'elle voulait entendre. Qu'elle comptait beaucoup pour lui, qu'il ne voudrait surtout pas qu'ils restent en mauvais termes, que ça leur laisserait le goût amer de l'échec. Ça a suffi. Elle comprenait. Tellement bien qu'elle était déjà en train de dégrafer les boutons de sa robe. Pas besoin d'en faire des tonnes, elle savait qu'elle partirait à l'aube avec ses sacs et ses dentelles, alors pourquoi se refuserait-elle un dernier plaisir ? Au bout de six mois, un coup de reins en plus ou en moins, ça compte pour du beurre, personne n'irait compter.

Quand elle est partie, le lendemain matin, Émile n'a pu réfréner un élan de mélancolie. Une femme qui vous quitte, ça ne peut pas rien faire du tout,

sinon ce serait trop facile. Elle est partie en mettant sa plus belle robe, la bleu ciel, dos nu, et juste avant de claquer la porte, elle lui a jeté un regard joliment maquillé. C'est une évidence, les femmes savent soigner leur départ, s'est-il dit. Et puis il a pensé à autre chose.

Mais au bout de quelques jours, au bout de quelques semaines, le cœur réclame son quota de battements, son quota de peines, son lot de béatitudes. Et même si son camion et ses glaces le comblaient, il pressentait déjà la douleur que lui procurerait le sevrage de sensations. Et côté sensations, une femme, c'était quand même ce qui se faisait de mieux. Émile s'appliquait à ses glaces, en se laissant croire qu'une partie de l'équilibre du monde reposait là-dessus. Chaque fois que quelqu'un apercevait son camion vert et approchait en salivant, ça redonnait un sens à sa journée. Chaque cône était différent, chaque client avait ses exigences, ce n'était jamais pareil. Il fallait chaque fois être à la hauteur, servir une glace aussi belle que sur le présentoir. Et ça n'avait pas toujours été facile, il en avait fallu des heures d'entraînement et de solitude pour pouvoir servir le client sans hésitation, sans le tromper sur la marchandise. Il avait surtout fallu louter son bac, refuser de suivre le sillon tout tracé que ses parents avaient imaginé pour lui. Mais jusqu'ici, il pouvait l'affirmer sans ciller, ce concept de réussite par l'échec – qu'il avait lui-même breveté – fonctionnait

à merveille. Son affaire marchait bien, Émile réussissait à vendre des glaces été comme hiver, qu'il vente ou qu'il pleuve, et ce petit miracle suffisait à aiguïser sa fierté. Son camion lui offrait l'illusion non négligeable d'une certaine liberté qui lui permettait d'échapper à un quotidien de bureau. Avec sa licence en poche, il ouvrait quand il voulait, se déplaçait au gré du vent, chaque jour était un nouveau voyage. Il voyait le monde de derrière son comptoir, avec les glaces au premier plan et la mer au second. Il n'aurait cédé sa place pour rien au monde.

Le téléphone rose pâle accroché derrière son comptoir s'est mis à sonner. C'était Manon, qui ne prenait même pas la peine de lui vanter les mérites de la soirée où elle l'invitait, tant elle savait qu'il accepterait sans rechigner. On ne choisit pas dans quelle famille on vient au monde, mais Manon était tombée du bon côté, dans un milieu où l'on ne manquait de rien. Cependant, sans qu'elle réussisse réellement à déterminer pourquoi, elle ne s'était jamais retrouvée dans cette bourgeoisie qui l'avait vue naître. Elle s'était toujours réclamée d'autre part, sans vraiment savoir d'où.

Émile se souvenait encore de la première phrase qu'elle avait prononcée lors de leur rencontre à propos de sa famille. Elle avait dit, avec ce cynisme qui la caractérisait tant :

— Je me sens plus proche de bouseux comme toi que de culs serrés comme eux.

Ils ne se connaissaient que peu à l'époque où elle lui avait asséné cette vérité tranchante, et il était impressionnant avec le recul de voir à quel point ses premiers mots reflétaient la personne qu'elle était. Quelqu'un qui ne se sentait jamais à sa place, quelqu'un qui jugeait tout le monde et donc personne, quelqu'un qui abusait de la provocation pour cacher sa pudeur, et une solitude encombrante.

Les fêtes qu'elle organisait dans ce petit manoir de famille étaient à son image, un mélange étrange de gens de toutes sortes, de tous milieux, une cour des miracles flamboyante et joyeuse, où rien n'était interdit. Et personne ne s'y trompait, tout le monde venait, car il se passait toujours quelque chose dans les soirées de Manon.

Il était vingt-trois heures trente et une quand Émile arriva. Le salon du petit manoir était empli de fumée, le sol couvert de cendres, et les yeux pleins d'espoir. Quand Manon lui fit remarquer qu'il était en retard, Émile regarda sa montre avec l'air surpris de celui qui n'a pas vu l'heure passer.

Émile a tout de suite aperçu cette petite blonde aux bas écrus, un peu à l'écart, qui semblait pester contre quelqu'un. Elle fouettait l'air de ses bras, telle une marionnette en colère.

Un verre de Suze vissé dans la main et un paquet de cigarettes dans la poche arrière gauche de son jeans, Émile était sur des rails, rien ne pouvait lui arriver. Alors il a bu quelques tournées avec Manon,

il a raconté quelques banalités à une vieille connaissance, il a tenté de tenir la conversation à une Hongroise un peu vulgaire, tout ça en gardant un œil sur la blonde esseulée. Cela faisait déjà quelques minutes qu'ils échangeaient des regards discrets, mais il ne voulait pas se tromper sur le timing de leur rencontre, il attendait que les aiguilles s'alignent pour aller se mettre à l'écart à ses côtés.

Quand ce fut le cas, il s'approcha et lui tendit une cigarette en restant muet. Il souhaitait faire de cet instant un moment à part, quelque chose de chiadé. Tenter de donner de la grâce à ce genre de soirées, c'était comme ouvrir un sachet de cocaïne avec les épines d'une rose.

Il lui a dit qu'il trouvait dommage de la laisser toute seule au milieu de tout ce monde. Elle a marqué un silence avant de répondre, à croire qu'elle ménageait ses effets, elle aussi, et puis elle a déclaré :

— Vous, vous avez envie de me baiser.

En un sens ce n'était pas faux, mais pourquoi ce monde s'acharnait-il systématiquement à tirer un trait sur la grâce ? N'y avait-il plus aucune place pour la délicatesse ?

Cependant, en se répétant plusieurs fois la phrase, Émile changea subitement d'avis : « Vous, vous avez envie de me baiser. Vous, vous avez envie de me baiser. » À la réécoute, l'alcool aidant, il eut l'impression de vivre quelque chose d'exceptionnel, ça sonnait comme un vers de Valéry, « Vous attendez peut-être un visage sans pleurs. Vous calmes, vous toujours

de feuilles et de fleurs ». C'était merveilleux. Elle lui a dit qu'elle s'appelait Louise, il lui a dit qu'il s'appelait Émile. Il y a des banalités qui, selon le contexte, ont plus de relief que d'autres. Elle avait le même âge que lui, la trentaine, mais sur elle ça rendait beaucoup mieux. Sans s'en rendre compte, chaque fois qu'elle parlait, elle marquait des points. Louise, trente ans, qui porte des bas écrus, c'était un décolage immédiat pour Hawaï.

— Et vous ?

— Je suis vendeur de glaces.

— Ah oui ?

— Oui.

— C'est marrant ça, vendeur de glaces, c'est pas commun.

— C'est sûr...

— Vous n'êtes pas bavard.

— Que voulez-vous que je réponde à ça ? C'est pas commun, voilà tout, dit Émile en esquissant un sourire.

— Je ne sais pas, moi, improvisez.

Trois heures du matin, cinq vodkas-orange, une Suze et deux bières, de toute évidence, en lui demandant d'improviser, cette femme s'aventurait sur un terrain délicat. Émile prit ça pour une invitation à lancer le pilotage automatique.

— J'ai une folle envie de vous voir enlever vos bijoux, vos talons hauts et vos airs de ne pas y toucher. Et puis je voudrais que vous arrachiez vos dessous, que vous déposiez vos boucles d'oreilles sur le

sol, sans jamais me quitter des yeux. Je veux que vous ayez chaud, que votre mascara coule, qu'on se demande si vous avez pleuré ou si vous avez joui. Et puis surtout, surtout, j'aimerais que vous gardiez vos bas écrus. Tout sauf les bas écrus.

Émile en faisait trop, il avait bien conscience qu'on ne disait pas ces choses-là dans la vie réelle, et pourtant il venait de prononcer chacun de ces mots provocants.

Quitte ou double, la roulette russe. Émile attendait sa sentence, le jackpot ou la gifle. Elle hésitait. On ne vend pas son âme au diable sans réfléchir deux secondes. Et puis elle a fini par lui saisir la main, et elle l'a entraîné, entre les gens, dans une précipitation qui ressemblait plus à du double qu'à du quitte. Ses talons hauts battaient la mesure sur le sol en damier. Le cœur d'Émile, lui, ne battait pas. C'était juste du désir à l'état pur, à l'état sale, un désir qui remettait les sentiments au lendemain. Mais c'était le deal : pas de joie, pas de peine.

Ils arrivèrent dans un salon à l'écart de l'agitation. Là où ils étaient, les bruits lointains de la soirée ne pouvaient plus les atteindre. C'était une pièce aux lourdes tentures de soie et aux lumières tamisées qu'on eût cru inventée pour que cet instant existe. De grandes fenêtres donnaient sur des jardins que l'obscurité avait réduits à néant. Ils étaient seuls au monde, sur un bateau ivre.

Le spectacle de cette femme qui ondulait devant lui comme une danseuse du ventre était un cadeau

inespéré. Elle usait d'une dextérité étonnante, une aisance presque professionnelle, à s'en poser des questions. C'est à ce moment qu'Émile aperçut le verre de vodka-Get 27 posé sur la table basse devant lui. Un glaçon luisait encore à la surface, tel un iceberg scintillant à la lumière des bougies. S'il avait su que ce verre causerait sa perte, il ne se serait pas réjoui de la fraîcheur qu'il procurait à sa main. Il ne l'aurait pas bu d'un trait avec autant de candeur. Émile comprendrait bien plus tard que ce minuscule détail allait donner un relief inattendu à son existence tout entière.

Louise, trente ans, bas écrus, toutes ces informations tournaient extrêmement vite dans la tête d'Émile. La seule chose qui ne tournait pas rond, dans cette machine lancée à cent mille, c'était que, sans raison, il pensait à ses glaces. Son petit camion vert, ses dizaines de parfums, même son téléphone rose bonbon lui manquaient soudain profondément. Il comprit très vite à quoi tout cela rimait : il n'avait pas envie de cette femme, voilà tout. Comme si son destin lui tendait une perche, qu'il lui criait de fuir.

Cette femme, il voulait qu'elle l'oublie, il voulait qu'elle le laisse tranquille, qu'elle ne lui demande aucun compte, qu'elle parte sans un mot. Mais Émile sentit qu'il serait quelque peu délicat d'exposer ces arguments dans la situation où il se trouvait. Alors, maladroitement, il a tendu sa main vers elle pour qu'elle garde son chemisier, qu'elle commençait à dégrafer, et il a tenté de se sortir de cette sale passe :

— Louise, je... Je ne vous aime pas.

— Mais...

— Désolé.

— Je vous demande pas de m'aimer, je vous demande de me faire l'amour.

Elle le regardait, interdite, bouche bée, le chemisier à moitié ouvert. L'image de cette femme prête à tout donner, arrêtée en plein élan, affichant désormais une moue boudeuse, avait quelque chose de sublime. Elle avait des allures de muse, Émile était presque fier d'avoir pu la mener à un tel état de grâce. Il s'est assis sur le canapé en velours vert, s'est allumé une cigarette et lui en a tendu une. Elle est venue se blottir contre le revers de sa veste.

— C'est la première fois qu'on me fait un coup pareil, a-t-elle murmuré.

Il a souri. Les fumées de leurs cigarettes s'élevaient doucement dans les airs et s'entremêlaient au-dessus de leurs têtes, comme si leurs deux fantômes s'emparaient de la jouissance qu'ils avaient laissé filer.

Deux âmes en peine, deux cigarettes, une fin de soirée, il fallait parfois si peu pour vivre un moment à part. Émile se sentit happé par une profonde torpeur contre laquelle il ne lutta pas. Il s'est endormi heureux, clope au bec, avec une femme sur son épaule.

PRÉSENT

Émile avait troqué ses glaces contre des voitures. Il attendait les clients derrière le comptoir de sa concession. Pendant ses longues années d'absence, son camion à glaces s'était terni presque autant que lui. À son retour, il n'avait pas trouvé la force de le retaper, et puis il avait fini par admettre que rien ne serait jamais plus comme avant. Il avait fallu faire le deuil de son passé pour construire un présent dans lequel il aurait une chance de survivre.

D'où il se trouvait, Émile pouvait apercevoir le véhicule tout décrépit, sur le parking d'en face. Sans savoir pourquoi, il l'avait garé là, face au comptoir de son commerce de voitures, comme pour ne jamais perdre son passé du regard. Le contempler, c'était se rappeler ses jeunes années avec tout ce qu'elles comportaient de douloureux, c'était affronter cette soirée de juillet 1999 droit dans les yeux.

L'occasion de reprendre cette concession automobile lui était tombée dessus, littéralement. Un morceau de l'enseigne s'était écroulé sur son épaule alors

qu'il passait sur le trottoir en rentrant chez lui. Le propriétaire s'était excusé et l'avait immédiatement fait entrer pour appliquer de la glace sur son épaule tuméfiée. L'homme était désespéré, son commerce tombait en ruine, personne ne voulait le reprendre. Émile lui expliqua qu'il revenait de quelques années à l'étranger, qu'il cherchait justement un business dans le coin. Avec ce qu'il venait de lui dire et l'épaule abîmée d'Émile, le propriétaire avait cédé son affaire pour une bouchée de pain.

Trois mois plus tard, Émile était derrière le comptoir, clefs en main. Manon l'avait aidé à repeindre la façade et à réparer l'enseigne. Paul lui avait appris le b.a.-ba « de ce qu'on appelle une voiture », ironisait-il.

— Tu es quand même l'homme le moins qualifié de cette planète en termes de bagnoles, et tu décides de devenir concessionnaire. Tes années au Club Med t'ont cramé la tête ! avait-il lancé.

— La main de Dieu m'a pointé du doigt ! répondit Émile.

Le fait est qu'il s'en était très bien sorti, il avait considérablement augmenté le chiffre d'affaires en quelques mois à peine, imposant le respect de Paul, et provoquant la fierté de Manon. C'est elle qui avait choisi la couleur de l'enseigne, bleu indigo, et elle était persuadée que c'était ce détail qui avait fait décoller les ventes.

— Parce que tout le monde aime le bleu, tout le monde ! lui avait-elle affirmé.

La vérité, c'est qu'Émile avait développé une impressionnante capacité d'adaptation durant ses années d'absence, et qu'il s'en était servi pour sa concession de voitures. Pour masquer ses lacunes, il servait du « C'est invulnérable ces machines », du « Jamais eu un problème avec ce modèle », ou encore « C'est notre best-seller ». Émile le savait, il n'y avait rien de plus efficace qu'une banalité dite avec aplomb pour fourguer n'importe quoi, c'était une technique imparable dont il avait allègrement abusé, plus jeune, derrière le comptoir de son camion à glaces. Émile vendit donc des voitures comme on vend des pains au chocolat.

Son plus grand fait d'armes fut de réussir à vendre deux voitures à un célibataire endurci. Un vieux modèle de Corvette et une Smart quasiment neuve, « pour s'adapter à toutes les situations ! » avait-il argumenté. Grâce à ce coup d'éclat, Émile avait réalisé son chiffre du mois alors que celui-ci était à peine entamé. Il avait alors fermé boutique pendant les trois semaines suivantes, gageant que la pancarte « rupture de stock », mise bien en évidence sur la devanture, créerait une frustration chez ses clients qui lui serait encore plus bénéfique que de laisser ouvert son magasin. Il n'y a pas de désir plus fort que celui suscité par une viennoiserie que l'on scrute avec envie à travers la vitrine fermée d'une boulangerie.

Cela n'avait pas manqué d'alimenter les railleries de Paul et Manon, qui voyaient dans ce sens nouveau

des affaires le triomphe irrécusable du capitalisme sur l'adolescent gauchiste qu'Émile avait été. La file d'attente, qui doubla devant son magasin le jour de la réouverture, ne fit que confirmer leurs sarcasmes.

Mais ce qu'Émile voyait surtout dans ce succès, c'était une revanche éclatante sur le désarroi abyssal que ces dernières années avaient fait apparaître dans le regard de ses parents. Il avait repris du galon aux yeux de sa mère, un soupçon de fierté se lisait dans ceux de son père. Et au vu de l'enfer qu'il venait de vivre, Émile savait plus que quiconque qu'il s'agissait d'une denrée précieuse.

Cette semaine-là, cependant, sans qu'il y ait d'explication plausible, Émile n'avait vendu aucune voiture. Le destin semblait préparer le terrain, il aiguisait ses couteaux. Sans se douter de rien, Émile avait passé son temps à fixer son camion à glaces usé par le temps, sur le parking d'en face, comme une prémonition.

PASSÉ

Émile ouvrit péniblement les yeux, il avait la tête lourde comme au sortir d'une anesthésie, quand on se réveille d'un sommeil sans rêve. Il voulut essuyer la sueur qui lui coulait sur le front, mais quelque chose lui entravait les mains dans le dos. S'il n'y avait pas eu ces lumières rouges et bleues qui s'imprimaient au fond de sa rétine, Émile aurait pu croire qu'il s'agissait d'une deuxième naissance.

— Tiens, le v'là qui revient à lui, dit le conducteur.

— La gueule de bois risque d'être sévère ! répondit l'autre homme en ricanant.

Malgré la sirène hurlante qui vrillait ses tympans depuis de nombreuses minutes, c'est seulement à cet instant qu'Émile réalisa qu'il était dans une voiture de police.

Les deux policiers reprirent leur discussion, à propos d'un site de poker en ligne :

— J'ai gagné trois cents balles en deux jours ! T'imagines, ça paye plus que de courir après tous ces

connards ! asséna le conducteur en faisant un mouvement de tête vers Émile.

— Ouais enfin, si tu vas par là, autant faire le tapin, ça te rapportera encore plus, surtout avec tes miches !

Les deux hommes explosèrent de rire, et dans ce contexte, ce signe d'allégresse parut irréel aux oreilles d'Émile.

Mais étrangement, il se sentait plutôt bien dans cet état de torpeur dans lequel il se trouvait. bercé à l'arrière de la voiture, il se remémora ces moments hors du temps où, encore enfant, il se retrouvait délicatement déposé par ses parents sur la banquette arrière, lorsqu'ils rentraient de soirée. Dans un demi-sommeil, il subissait les légères secousses imposées par la route en écoutant leurs voix lointaines et rassurantes qui discutaient à l'avant. L'atmosphère ressemblait en tous points à cette réminiscence de son enfance, à cela près que le rôle de ses parents était endossé par deux policiers aux rires gras. Les doubles ne faisaient pas illusion.

Le cerveau embrumé, Émile réussit à s'interroger sur un point : que lui réservaient les heures à venir ? La réponse ne tarda pas à tomber, lorsque la voiture de police se gara devant un hôpital.

— On va t'examiner et puis te faire un brin de toilette, pour que tu sois tout beau pour ta garde à vue, lança le conducteur.

— Estime-toi heureux, ils n'ont pas tous cette chance ! ajouta l'autre.

Sous haute surveillance, et sans plus de précisions, il fut amené dans une salle aux murs immaculés. Les peintres pouvaient être fiers, les finitions étaient impeccables, se dit Émile, dont l'esprit peinait encore à mesurer l'ampleur de ce qui était en train de lui arriver.

Il fut alors l'objet de toutes les attentions, une poupée de chiffon qu'on manipulait à souhait. On l'examina, on le tripota, on le prit en photo sous toutes les coutures, des ongles de pied jusqu'à la pointe des cheveux. Il y a des situations comme celle-ci où la notion de pudeur n'existe plus. Émile en fit les frais jusque dans la douche, où il dut se laver derrière une glace transparente, sous l'œil blasé d'un policier de garde. Le filet d'eau chaude lui fit un bien incommensurable. Mais en même temps, cela eut pour effet de le faire revenir doucement à lui, comme si chaque goutte atténuait l'anesthésie qu'il avait subie. Si bien que cette douche lui procura une sensation double, comparable à celle qu'on ressent en appuyant avec sa langue sur la gencive à l'endroit où l'on vient de perdre une dent, un mélange confus de plaisir et de douleur. Émile ne le savait pas encore, mais durant les années qui suivraient, son plaisir se résumerait à ces petites choses qui lui feraient oublier, ne serait-ce que pour un bref laps de temps, les affres du quotidien.

— Asseyez-vous, proposa l'homme chargé de son interrogatoire au poste de police.

N° d'édition : L.01ELJN000953.N001
Dépôt légal : janvier 2021

